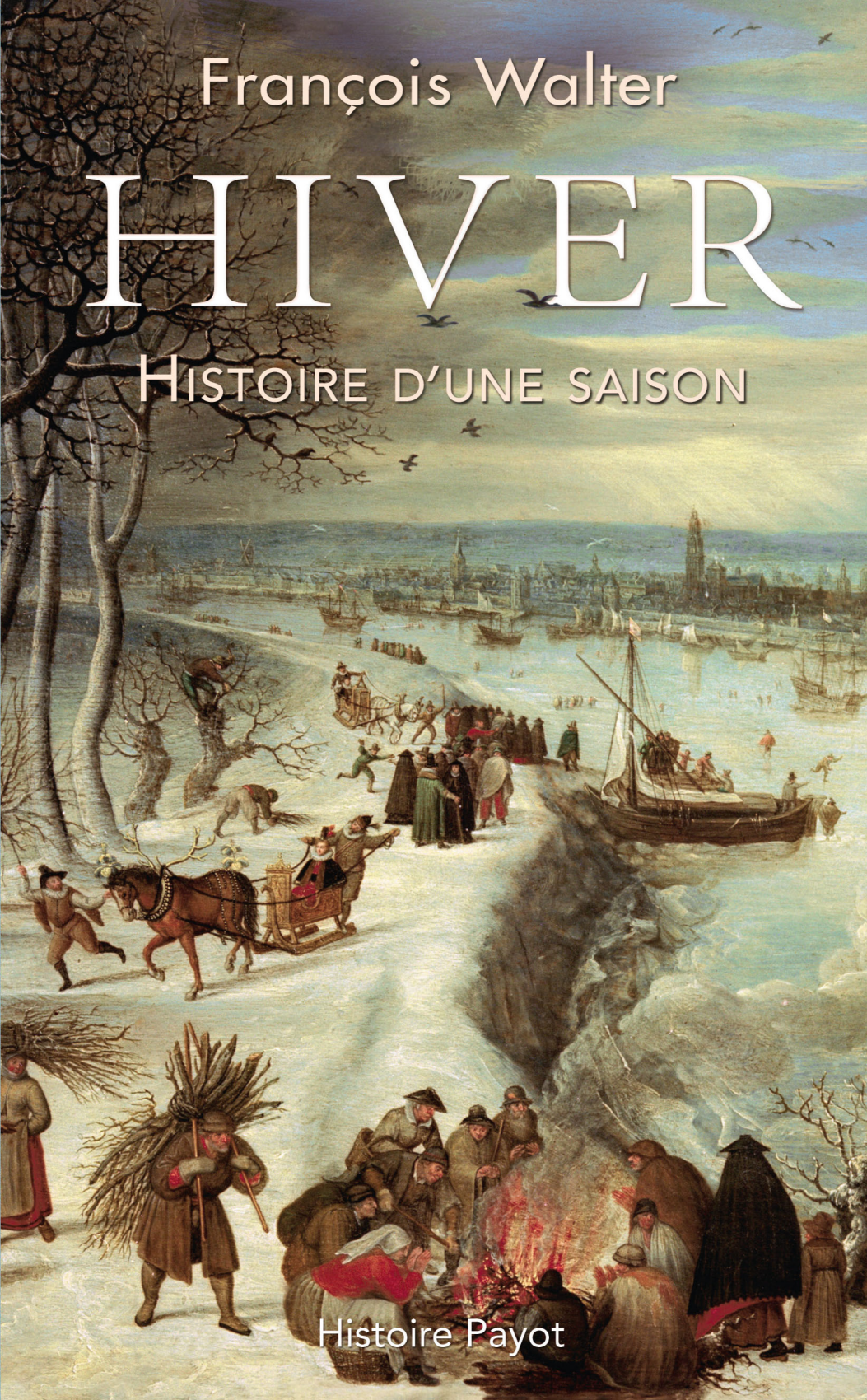


François Walter

# HIVER

HISTOIRE D'UNE SAISON



Histoire Payot

À notre époque obsédée par le ciel, où les applications météo figurent parmi les plus téléchargées, le temps qu'il fait est devenu l'objet le plus sérieux de nos préoccupations. Après avoir longtemps lutté contre l'hiver, l'homme a tenté d'appivoiser par des rituels cette saison mal aimée, révélatrice des inégalités sociales, souvent redoutée pour ses phénomènes naturels à risque et son impact sur la circulation et la survie. Pourtant, les tableaux de Bruegel sont là pour nous rappeler que, bien avant l'invention des sports d'hiver à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les hommes du Moyen Âge et de l'époque moderne aimaient à se livrer aux joies de la glisse et que l'hiver fut de tout temps marqué par un joyeux cortège de fêtes.

Que la réalité de la « mauvaise » saison soit plus riche et plus variée que la série d'images stéréotypées qui encombre nos imaginaires justifie amplement qu'on en fasse un objet d'histoire. Dans la lignée des travaux d'un Emmanuel Le Roy Ladurie ou d'un Alain Cabantous, cette première étude des usages sociaux de l'hiver, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, se réclame à la fois d'une histoire environnementale, culturelle, et des représentations. Une enquête passionnante et stimulante sur un objet d'études inédit et hautement symbolique qui a inspiré arts et littérature.

*Professeur honoraire d'histoire à l'Université de Genève, François Walter a publié plus d'une dizaine de livres sur l'histoire de la ville, du territoire, de l'environnement et des risques (Les Figures paysagères de la nation, 2004 ; Catastrophes : une histoire culturelle, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, 2008 ; La Suisse : au-delà du paysage, 2011).*

HIVER

## DU MÊME AUTEUR

- Le Développement industriel de la ville de Fribourg entre 1847 et 1880*, Fribourg, Éditions universitaires, 1974.
- Les Campagnes fribourgeoises à l'âge des révolutions (1798-1856). Aspects économiques et sociaux*, Fribourg, Éditions universitaires, 1983.
- Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Genève, Éditions Zoé, 1990.
- La Suisse urbaine, 1750-1950*, Genève, Éditions Zoé, 1994.
- Histoire de l'environnement européen* (en collaboration avec Robert Delort), préface de Jacques Le Goff, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2001.
- Une paroisse dans la ville : Saint-François de Sales (Plainpalais, Genève)*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2004.
- Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004.
- Catastrophes : une histoire culturelle. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2008.
- Histoire de la Suisse*, 5 vol., Neuchâtel, Éditions Alphil, Presses universitaires suisses, 2009-2010.
- La Suisse : au-delà du paysage*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard Histoire », 2011.
- La Ville contemporaine jusqu'à la Seconde Guerre mondiale* (en collaboration avec Jean-Luc Pinol), Paris, Points, coll. « Histoire » n° 453, 2012.

François WALTER

HIVER

Histoire d'une saison

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[www.payot-rivages.fr](http://www.payot-rivages.fr)

Ouvrage dirigé  
par Sophie Bajard

Illustration de couverture : Lucas Van Valckenborch, *Vue d'Anvers en hiver*,  
1590, huile sur bois, Francfort, Städelsches Kunstinstitut © akg-images

© 2014, Éditions Payot & Rivages  
106, bd Saint-Germain, 75006 Paris

ISBN : 978-2-228-91081-1

## Introduction

« Y'a plus de saison ! » ; « il n'y a plus de vrais hivers ». Voilà des propos dont nos oreilles sont rebattues, chacun étant apte à certifier qu'il n'a jamais revu la neige de ses souvenirs d'enfance. Que surviennent une vague de froid sévère en février 2012 ou la neige abondante de l'hiver sombre et humide de 2012-2013 par exemple, et aussitôt les médias à l'unisson trouvent la chose « extraordinaire » ou « anormale », remplissant leur rôle d'amplificateur social à l'instar des plus âgés autrefois dans les villages, qui assuraient n'avoir vécu situation semblable de mémoire d'homme. Quoique les météorologues ne cessent de répéter que l'année moyenne et le temps normal n'existent pas, nous persistons dans notre impression de vivre de curieux hivers. La confusion des saisons est même un propos récurrent qui inspirait déjà l'hypocondriaque professeur Henri-Frédéric Amiel en 1866. Il notait dans son journal : « À notre époque, il faut s'attendre à tout, car l'esprit révolutionnaire a gagné les choses après les hommes. Les latitudes elles-mêmes se mettent à danser la sarabande et à changer de rôle comme les mortels en carnaval<sup>1</sup>. » Deux siècles avant lui, en janvier 1661, l'Anglais Samuel Pepys, fonctionnaire de la Marine, relevait : « Nous avons eu un drôle de temps cet hiver ; pas le moindre froid [...] ; un temps comme il ne s'en était jamais vu en ce monde pour cette saison<sup>2</sup>. »

Une importante littérature a l'hiver pour motif ou prétexte. Le mot n'offre pas moins de 11 943 entrées dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de Vienne et 6 483 entrées dans celui de son homologue française (dont 3 765 imprimés)!

Dans une recherche par sujet, l'inventaire révèle le poids des monographies sur les stations de sports d'hiver ; de très nombreuses publications concernent les Jeux olympiques, et quantité de textes normatifs, les quartiers d'hiver des armées. La littérature de fiction, surtout, mobilise l'hiver dans ses titres, sans oublier une abondante collection de récits anecdotiques autour de la féerie hivernale ou des hivers exceptionnels.

Pourtant, curieusement, on ne compte pas d'ouvrage de sciences sociales et encore moins de démarche d'historien qui prennent en compte l'ensemble des usages sociaux autour des saisons. Le philosophe de la ville Thierry Paquot a récemment attiré l'attention sur l'importance de la saisonnalité, dont il déplore qu'elle reste un « sujet peu traité, sous-estimé, ignoré même ». Dans un essai stimulant sur l'été en ville, il en vient à souhaiter une nouvelle « géohistoire écologique des sociétés humaines<sup>3</sup> ». Dans la littérature « hivernienne », le livre publié en 1987 par Martin de La Soudière fait exception<sup>4</sup>. Cet anthropologue allie des expériences personnelles à des informations sur la moyenne montagne tout en mobilisant à bon escient la littérature et l'art. La dimension historique émerge à l'évocation de souvenirs, ceux de témoins rencontrés à la faveur de minutieuses enquêtes de terrain durant les années 1970-1980. Avec un très beau livre atypique en 1999, l'auteur a amplifié le propos et mené un véritable voyage critique à travers le discours météo, à partir de son propre journal où il a scrupuleusement noté le temps qu'il faisait entre 1989 et 1997, pour le commenter ensuite et confronter ses propres observations à la sensibilité météorologique induite de notre culture médiatique<sup>5</sup>.

Martin de La Soudière reste donc l'un des rares à s'être posé la question fondamentale : qu'est-ce que l'hiver ? Et sa réponse attribue astucieusement à chacun son hiver, lequel sert à projeter ses propres états d'âme, à parler de soi et souvent à se plaindre ou du moins à signifier des différences. Devant l'impossibilité d'inventorier tout ce que contiennent la notion et ses occurrences, mieux vaut s'en tenir au « fait même qu'on y vive et en dise quelque chose ». Selon lui, l'hiver est sans doute l'actualisation, pour un individu ou un groupe, d'éléments météorologiques mais surtout phénomé-



nologiques. Autant que réalité concrète, il est réminiscence et épreuve<sup>6</sup>. Pour les uns, il sera la « mauvaise saison » et pour d'autres « une bonne saison ». Dans ce domaine plus qu'ailleurs, la fiabilité de la mémoire est sujette à caution. Il est quasiment impossible de recomposer une relation personnelle au temps. « Dramatisation et idéalisation, amnésie ou réinterprétations, conformisme et lieux communs sont la règle en la matière », relève Martin de La Soudière<sup>7</sup>.

Il est vrai que les observateurs ont souvent exagéré les rigueurs des hivers nordiques et minimisé la réalité hivernale méditerranéenne. L'un des grands chirurgiens du XIX<sup>e</sup> siècle, Theodor Billroth, s'élevait contre l'illusion qui accompagnait l'engouement de ses patients pour le Sud en rappelant : « L'Italie a sans doute un hiver plus doux et plus court que nous, cependant il s'agit toujours d'un hiver<sup>8</sup>. » Les géographes ne disent pas autre chose en mettant en garde contre les images d'Épinal du doux climat méditerranéen qui peut surprendre par sa dureté et ses vagues de froid, bien connues pourtant déjà durant l'Antiquité<sup>9</sup>. Les collines de Provence peuvent se couvrir d'une autre blancheur que celle des amandiers en fleurs. Reste que, dans le Midi, l'hiver paraît sous la forme d'un intrus qui se contente de passer, si bien que la valorisation des climats méditerranéens est devenue une constante de la culture occidentale. Dans le roman d'apprentissage de Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1796), le personnage de Mignon incarne la nostalgie du Sud avec son célèbre poème « Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers ? » et ce passage où la jeune fille explique les cartes de géographie en pointant les « effroyables glaces » des zones subpolaires<sup>10</sup>.

Que la réalité de l'hiver soit plus riche et plus variée que la série d'images stéréotypées qui encombre nos imaginaires justifie en quelque sorte qu'on en fasse un objet d'histoire. Hervé Gumuchian, l'un des auteurs contemporains à s'y être intéressés, dresse un constat analogue. Pour lui, l'hiver n'est rien moins qu'« une saison oubliée ». Pourquoi en effet retenir de la montagne uniquement l'alpinisme, le ski, les paysages ? « Le quotidien du touriste partout étalé nie le quotidien de l'habitant permanent. » Quitte à laisser entendre que les

habitants des régions élevées ne sont « pas encore tout à fait des “Indiens de réserve” mais déjà plus tout à fait des Français comme les autres<sup>11</sup> ». Le géographe insiste sur quelques réalités pas toujours poétiques de l'hiver : le ramassage scolaire qui oblige parfois les enfants à faire de longues distances pour attendre le bus, au mieux dans un abri, au pire à un carrefour exposé aux intempéries ; les déplacements de travail quand il fait encore nuit par des routes aux lacets verglacés. Et que dire des contradictions d'usage qui entraînent, d'un côté, de lourds investissements pour gommer la présence de l'hiver par le déneigement et, de l'autre, le gaspillage d'eau et les coûts consentis pour fabriquer de la neige artificielle ?

Parce que nos contemporains sont à juste titre préoccupés par le changement climatique, les reconstitutions des courbes de températures dans la longue durée sont devenues l'une des spécialités de la climatologie historique<sup>12</sup>. L'hiver a toujours mérité un traitement à part qu'expliquent ses anomalies ou écarts par rapport aux situations moyennes attendues. C'est pourquoi, sur le long terme, on s'est montré très attentif à des fluctuations parfois importantes de décennie en décennie. En outre, nombreux sont les analystes qui ont étayé l'hypothèse d'hivers récents moins rigoureux que ceux des siècles précédents. En revanche, les étés semblent avoir moins fluctué autour de leur valeur thermique moyenne. C'est évident surtout avant 1750, car, après une brève période de réchauffement entre 1731 et 1757, ils ont connu une nette détérioration durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'été le plus froid depuis 1500 étant celui de 1902<sup>13</sup>. Le mouvement vers la hausse reprend ensuite, comme pour regagner le terrain perdu. L'augmentation caractérise tout le XX<sup>e</sup> siècle et donne sa couleur aux dernières décennies, emportant dans son sillage non seulement l'été, mais également l'hiver et la moyenne annuelle. Avec son sens des formules et des raccourcis, Emmanuel Le Roy Ladurie exagère peut-être un peu dans les conclusions qu'il en tire, quand il justifie la spécificité hivernale : « Pour nous en tenir à des époques moins calorifiques avant les 1980's, mais déjà réchauffées sur le tard, disons que c'est bien l'hiver qui est l'élément le plus mobile, le plus décisif, le bras

de levier pour le changement climatique à longue période au cours de l'histoire multiséculaire du climat. L'été, lui, a longtemps représenté un élément de relatif conservatisme<sup>14</sup>. »

Cette hypothèse justifie en soi une étude consacrée aux usages sociaux de l'hiver à travers l'Histoire. Ils sont multiples, relevant de pratiques matérielles, sociales et symboliques. Comment passe-t-on l'hiver en s'assurant les ressources nécessaires ? Quelles sont les vulnérabilités différenciées pour ce que l'on considère comme la mauvaise saison redoutée ou, au contraire, espérée dans l'attente frénétique de pratiques sportives et de loisirs liées aux conditions météorologiques ? Quels sont les rituels attachés à des périodes calendaires, sans oublier toutes les tentatives de s'approprier l'hiver par l'art, la musique et la littérature ? L'hiver est assurément une notion plurielle qui ne signifie pas la même chose selon la localisation en latitude et en altitude.

Nous avons donc choisi un observatoire limité à l'Europe pour comprendre le rapport à l'hiver tel qu'on peut le saisir à travers des documents écrits en français, en allemand et en anglais, qui concernent des régions affectées par des contrastes climatiques. Ceux-ci doivent être suffisamment sensibles pour spécifier une saison hivernale, notamment parce que la neige et le froid y sont une réalité éprouvée. C'est le cas de l'Europe occidentale et centrale. Les vécus plus lointains de la Scandinavie, de la Russie et du Canada interviennent forcément aussi dans la construction du discours sur l'hiver. Quant aux pays méditerranéens, ils contribuent à ces différenciations par contraste. Centré sur la période 1650-1950, le propos couvre parfois un temps plus long. En effet, les stéréotypes hivernaux remontent souvent à l'Antiquité, et la première modernité – les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles – a largement façonné notre appréhension des cycles saisonniers. De même, les problèmes plus récents sont évoqués de manière sélective afin de mettre en phase la recherche avec les préoccupations d'aujourd'hui, en particulier les attitudes vulnérables et anxieuses face aux aléas ou la valorisation des ressources hivernales. L'important, pour l'historien, n'est-il pas d'insister sur les discontinuités temporelles ? C'est l'étonnement face à un passé tellement différent et beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît qui doit nous y conduire.

L'hiver reste un objet improbable pour notre enquête puisque les sources dites classiques n'en parlent qu'occasionnellement et ne génèrent pas de séries spécifiques. L'hiver s'esquive devant l'administration, même si, accessoirement, des notations figurent dans les documents comme les registres de paroisse ou les actes des Ponts et Chaussées. S'il échappe à tout contrôle formalisé, il laisse de nombreuses traces répétitives dans les écrits privés, les éphémérides, les journaux personnels, les récits de voyage. Il a suscité des manuels sportifs, médicaux et militaires, occupé nombre de savants agronomes, météorologues, climatologues, statisticiens, et inspiré les monographies des géographes et des folkloristes. Il ne cesse d'alimenter les rubriques des faits divers dans les journaux et périodiques. Pourvoyeur infatigable d'images, d'émotions et de sensations, l'hiver est littéraire, pictural et cinématographique. Ce sont finalement des traces multiples, ponctuelles, disséminées et disparates qu'il a fallu construire en narration, sachant qu'il en existe beaucoup d'autres dont une vie entière de chercheur ne pourrait épuiser les occurrences. Les oublis et les lacunes sont un parti pris assumé.

Ce livre se réclame d'une histoire environnementale et culturelle. Intégrer l'environnement à l'Histoire consiste moins, ainsi qu'on l'a cru parfois, à définir un objet qu'à revisiter l'ensemble du champ sous des points de vue novateurs. Écrire l'histoire environnementale de l'hiver implique de cerner les mécanismes temporels des usages sociaux des rapports à la saisonnalité. L'« hibernement », c'est-à-dire passer l'hiver pour une société donnée, suppose l'interaction dynamique et dialectique de faits sociaux et de faits écologiques<sup>15</sup>. Ils forment une configuration qu'on appelle un anthroposystème. Les humains ne sont pas en confrontation avec l'environnement ; ils n'en sont pas distincts mais partie prenante. Si une société a évidemment conscience de sa relation à l'extériorité, cette dernière implique les rapports sociaux, car l'environnement est aussi celui des autres. Dans le cas qui nous occupe, le jeu des acteurs et les tensions par rapport à l'altérité se calquent sur la saisonnalité, qui lui confère une dimension temporelle (l'historicité). Celle-ci se

## *Introduction*

décline selon des modalités elles-mêmes multiples (les temporalités).

Par ailleurs, la faveur des paradigmes constructivistes dans l'historiographie récente a souligné l'importance des composantes symboliques et des représentations. D'où le choix de la culture au détriment d'autres entrées possibles, l'économie par exemple<sup>16</sup>. Certes, l'histoire culturelle de l'hiver est un très vaste projet qui dépasse les prétentions de ce livre, tout comme la perspective, elle aussi ambitieuse, d'écrire une histoire culturelle du froid<sup>17</sup>. L'« hivernie mentale » – l'espace occupé par l'hiver dans les mentalités –, ses perceptions changeantes, ses mystères et la valorisation successive de réalités et d'images associées à la saison servent les articulations de ce récit pour assurer la cohérence de la mise en intrigue propre à la démarche historique. Peut-être s'agit-il d'une tentative inconsciente de l'auteur de freiner le désenchantement inhérent au regard historique.

Un livre ne s'écrit jamais sans aide et soutien. Je voudrais remercier de leur concours toute une série de collègues, de proches et d'amis qui ont contribué à titres divers à sa rédaction. Souvent sollicité à différentes étapes, Alain Cabantous a accepté de relire le manuscrit et a formulé nombre d'observations précieuses. La version finale de ce texte doit beaucoup à ses encouragements et à la pertinence de son regard critique. Yves Crevoisier a été l'infatigable pourvoyeur de références bibliographiques. D'autres ont répondu à des demandes ponctuelles ou fourni spontanément des informations utiles : Pascal Bastien, Alain Bolle, Éliane Brouard, Pierre Dubath, Stefano Condorelli, Pascal Delvaux, Hervé Dré villon, Thierry Dubois, Marie-Dominique Gauthier, Jean-Marie Le Gall, Thierry Paquot, Luigi Piccioni, Hans-Jürgen Schrader, Sébastienne Steiert, Aurélien Walter. Une mention toute spéciale de gratitude est adressée à Anne-Marie, généreuse complice des séjours en bibliothèque, interlocutrice disponible et relectrice critique, qui a supporté plus que de saison les rigueurs hivernales de la recherche.



# 1

## OÙ SONT LES HIVERS D'ANTAN ?

« La reine blanche comme lis  
Qui chantait à voix de sirène,  
Berthe au plat pied, Bietrix, Aliz,  
Haremburgis qui tint le Maine,  
Et Jeanne, la bonne Lorraine,  
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen,  
Où sont-ils, ô Vierge souveraine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ? »

François Villon,

*Ballade des dames du temps jadis* (1489).

Très souvent, la célèbre ballade de François Villon, poète du XV<sup>e</sup> siècle, a servi d'amorce au débat sur la dénaturation de l'hiver. Reprise par Hugo von Hofmannsthal dans son *Chevalier à la rose* (1911) ou chantée par Georges Brassens (1953), la formule « Où sont les neiges d'antan ? » ne serait que la transposition littéraire du prosaïque aphorisme « Il n'y a plus de saisons », familier au sens commun. Or, en rendant hommage à une douzaine de femmes célèbres, Villon scandait surtout la conscience du temps qui s'écoule inexorablement. Dernier vers de chacune des quatre strophes, les « neiges d'antan » renvoient au fugace idéal féminin de beauté sensuelle et de perfection irréaliste. Au fur et à mesure que se déroule le poème ressort mieux l'ambivalence de ces femmes belles et séductrices, mais aussi dangereuses, vertueuses ou

téméraires. Entendu littéralement, le regret des neiges de jadis a très peu à voir avec la saison !

À vrai dire, l'hiver recèle plus que des images vaguement nostalgiques et des propos convenus puisqu'il ouvre à la conscience du déclin et, en dernier ressort, à l'appréhension confuse de la mort. Voilà qui donne une acuité particulière à l'identification du mouvement qui emporte les sociétés : faut-il s'attendre à plus ou à moins de rigueur hivernale ? Est-ce que le temps cyclique qui rythme l'année se retrouve à d'autres échelles, quitte à gouverner l'histoire humaine ? Et si le cycle saisonnier est si important avec le retour périodique d'une saison froide, pourquoi l'année qui débute le 1<sup>er</sup> janvier est-elle en décalage avec elle ? De telles questions sont légitimes et révèlent les multiples facettes de l'objet qu'il s'agit de construire et de restituer sous forme d'intrigue ou de récit. L'hiver ne s'impose pas d'évidence même si chacun peut en parler, ce qui n'est pas le cas de la plupart des objets historiques. Tous, en effet, n'ont pas un avis autorisé sur le Grand Siècle ou les âmes du purgatoire alors que l'état du ciel relève de l'expérience banale. Bien que l'hiver semble des plus naturels, comme la pluie et le beau temps, son explication doit être dûment configurée. Plusieurs opérations accompagnent indissociablement le processus destiné à le rendre identifiable : délimiter, nommer, classer. Sous-jacentes aux articulations du chapitre, elles accompagnent le postulat de toute démarche historique, qui consiste à privilégier le changement et les différences. D'emblée il faut s'interroger sur les possibles mutations, ensuite repérer leurs formes de diffusion et leur extension dans le corps social, enfin éviter de les associer paresseusement à un processus de modernisation pour considérer l'hétérogénéité et la discontinuité de l'évolution des réalités sociales. C'est avant tout parce que nous percevons le présent comme différent que nous avons accès à l'étrangeté du passé. Faire l'hypothèse d'hivers contemporains irréductibles à l'image que nous avons du « véritable hiver » permet de mieux percevoir les particularités des précédents et, ainsi, de comprendre que l'écriture de l'Histoire est toujours la reconstruction au présent de figures indubitablement nouvelles<sup>1</sup>.



## Évanescence de l'hiver

Au XVII<sup>e</sup> siècle, un partisan de la colonisation du Canada pensait que les défrichements allaient contribuer à limiter la rigueur et la durée de l'hiver. Promouvoir la Nouvelle-France, passe encore, mais dire qu'une fois la mise en valeur bien avancée « ils n'auront pas plus d'Hyver qu'à Paris » paraît bien optimiste<sup>2</sup>. Reste que l'auteur d'une description parue en 1744 juge bon de s'inscrire en faux contre l'opinion répandue qui veut que les hivers ne soient plus aussi rudes qu'à l'arrivée des premiers colons : « Le mal de ceux qui sont venus avant nous & le bonheur de ceux qui viendront après ne guérissent point le mal présent que nous souffrons<sup>3</sup>. » Belle sagesse paysanne qui n'avance guère notre sujet.

### *Le climat peut-il changer ?*

Plus habituellement, c'est le risque de retour du grand hiver et son cortège de misères qui génèrent les supputations. Vers 1800, le père Louis Cotte, éminent météorologue, croyait à l'influence de la Lune : « Les saisons et les constitutions des années doivent avoir une période à peu près égale à la révolution de l'apogée lunaire, qui est de huit à neuf ans ; et que vers le milieu de cette période, c'est-à-dire de quatre à cinq ans, il doit y avoir un retour, ce qui doit annoncer souvent des années extraordinaires ; ainsi l'hiver rigoureux de 1788 à 1789 date de dix ans, et celui de 1794 à 1795 date de quatre ans<sup>4</sup>. » Rien d'étonnant ensuite à ce que le positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle ait cru pouvoir en saisir la résurgence sous forme de loi de la nature. L'alternance de périodes chaudes et froides s'inscrirait dans un intervalle régulier. Le météorologue Émilien Renou y lisait un rythme quarantenaire, l'hiver de 1870 répondant à celui de 1830, lequel suit celui de 1789<sup>5</sup>. Il avait déjà formulé cette loi en 1861 pour annoncer l'hiver de 1870-1871. Selon lui, « les hivers rigoureux reviennent par groupes de cinq ou six tous les quarante et un ans<sup>6</sup> ». Dubitatif, le rédacteur de l'*Encyclopédie populaire* trouve, quant à lui, illusoire l'affirmation selon laquelle les saisons ne sont plus aussi régulières qu'autrefois : « Les impressions varient essen-

tiellement avec l'âge, et les vieillards aiment à se représenter l'époque de leur jeune âge comme une époque privilégiée, où tout allait bien mieux qu'aujourd'hui<sup>7</sup>. » D'autres observateurs ont pensé qu'une anomalie froide avait beaucoup plus de chance de se prolonger par un printemps et un été frais, alors que l'été torride n'est pas forcément suivi par un hiver doux. A contrario, certains s'en tiennent à l'adage populaire. « Nous paierons cela plus tard », répète le moralisme météorologique quand l'hiver se montre trop clément.

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, de très nombreux chercheurs, dans toute l'Europe, se sont intéressés à la question du changement climatique durant les temps historiques. Ils ont défendu leurs arguments sur la base d'observations botaniques, tel le recul de certaines espèces, ou sur le constat de l'assèchement des eaux de surface – la mer Caspienne déjà, et les fleuves russes, ce qui préoccupe beaucoup les milieux scientifiques –, ou encore par le rôle de la déforestation, l'une des explications les plus prisées. La précession des équinoxes (oscillation de l'axe de rotation de la Terre) ainsi que l'inexorable refroidissement de la planète figurent également parmi les variables avancées, souvent pour soutenir des thèses contradictoires. Au terme de méticuleuses comparaisons statistiques, l'éminent météorologue allemand, Heinrich Wilhelm Dove en conclut à l'absence de variations systématiques<sup>8</sup>. D'aucuns ont pronostiqué un réchauffement, d'autres un refroidissement. Gustav Hellmann, l'éditeur de l'importante revue *Meteorologische Zeitschrift* entre 1892 et 1907, et ses contemporains, le climatologue Julius Hann et le géographe Ellsworth Huntington, sont convaincus que le climat est devenu plus océanique, donc plus humide avec une fréquence plus grande de dépressions atlantiques. Selon Hellmann, durant la période 1756-1847, Berlin aurait subi des hivers plus froids et des étés plus chauds que dans les années 1847-1907. La température moyenne de janvier aurait été plus fraîche de 1,5 °C et celle de mai plus douce de 0,6 °C. Des constatations semblables sont documentées pour la Suède, Saint-Petersbourg et Édimbourg<sup>9</sup>. Nonobstant, la question reste largement ouverte, ce que concluait déjà Louis Dufour vers 1870, au terme d'une étude sur la date des vendanges dans le pays de Vaud depuis

le XVI<sup>e</sup> siècle : « Les nombreux éléments d'incertitude qui pèsent sur tout ce sujet ne permettent point de considérer la variation du climat comme démontrée. L'affirmation habituelle de beaucoup de météorologistes de notre temps que "le climat ne varie pas" n'est, dans tous les cas, pas mieux que l'affirmation contraire, une légitime déduction des faits connus<sup>10</sup>. » C'est dire que le thème fait partie du débat entre géographes, météorologues, climatologues. La plupart ont conscience de la réalité du changement des paléoclimats quaternaires que la glaciologie a permis de vérifier. Mais la conviction de la majorité s'accroche à l'hypothèse d'une stabilité globale du climat durant la période historique.

### *Refroidissement ou réchauffement*

Les ouvertures sont donc venues de ceux qui ont opté pour des changements cycliques. C'est ainsi que le météorologue allemand Eduard Brückner (1862-1927) a étudié systématiquement les données sur l'embâcle des cours d'eau entre 1556 et 1885. Il est l'un des premiers à construire des suites de dates de vendanges en rassemblant des informations dans plusieurs régions de France, d'Allemagne et de Suisse pour les années 1391 à 1888. Non content d'identifier les grands hivers, il définit des périodes froides sous forme de moyennes mobiles. Sur cette base, il propose des corrélations entre vendanges tardives et hivers rigoureux, tout en esquissant d'autres rapprochements significatifs : entre périodes de sécheresse et épidémies de typhus, entre les types de temps et le prix des céréales, entre les périodes humides et les vagues migratoires vers les États-Unis. Finalement, il en vient à conclure qu'il existe des cycles météorologiques. Formulée vers 1890, sa théorie identifie entre 1020 et 1890 vingt-cinq périodes d'une amplitude de vingt à cinquante ans, avec une durée moyenne d'environ trente-cinq ans, composées chacune d'une période froide et d'une période chaude. Ces cycles suggèrent une alternance de types de temps humides et frais d'un côté, secs et chauds de l'autre<sup>11</sup>. D'une certaine manière, Brückner a anticipé toutes les recherches historiques sur le climat, quoiqu'il

se montre terriblement rigide par son obsession à vérifier le retour régulier des manifestations qu'il observe.

Il n'y a pas lieu de détailler davantage l'histoire de la pensée sur le changement climatique qui dépasse le propos hivernal<sup>12</sup>. Notons cependant que, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des savants tablaient sur une stabilité climatique. Le mathématicien Jean-Jacques Dortous de Mairan (1678-1771), célèbre pour ses dissertations sur le froid, penche pour des variabilités liées à la couverture végétale. L'alluvionnement, l'érosion, les drainages des zones humides, les défrichements ou les nouvelles plantations d'arbres sont à ses yeux autant de facteurs susceptibles de produire des altérations. Or, poursuit Mairan, à supposer que des relevés soient disponibles sur une très longue durée, « il y a grande apparence que la totalité des pluies, par exemple, des vents & des autres météores, n'y différerait pas bien sensiblement d'un siècle à l'autre, dans le même climat, ou que s'il s'y trouvait d'assez grandes différences par les causes physiques & accidentelles que nous avons indiquées ci-dessus, un plus grand nombre de siècles nous en dévoilerait les compensations<sup>13</sup> ». Il opte pour la répétitivité des événements météorologiques qui conduit à l'uniformisation et, au final, à la détermination de ce qu'il appelle un « climat moyen ».

Ce n'est toutefois pas l'avis de Charles de Brosses en 1756, qui estime « prouvé par l'histoire que l'Europe est beaucoup plus tempérée de nos jours qu'elle ne l'était il y a 35 siècles, lorsqu'elle était couverte de bois et habitée par des sauvages<sup>14</sup> ». Théodore Augustin Mann (1735-1809) abonde dans ce sens. Prieur de la chartreuse anglaise de Nieuport avant d'être réduit à l'état laïc et de poursuivre une carrière scientifique dès 1786 comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il est aussi l'un des auteurs qui ont contribué à lancer la météorologie historique. Non seulement il a classifié les grands hivers, mais il en a tiré des lois générales, plaidant pour un incontestable réchauffement climatique. La lecture d'Hérodote, de Virgile, d'Ovide, de Diodore de Sicile et de Columelle lui enseigne que le « terroir & la température de tous les pays, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, & depuis le mont Atlas jusqu'à la

Laponie & au fond du nord, ont changé entièrement dans la suite des siècles, depuis les premiers monuments historiques que nous en avons, jusqu'à présent, en s'acheminant graduellement d'une extrême humidité & froid, vers une grande sécheresse & chaleur, c'est-à-dire, de l'une opposée à l'autre<sup>15</sup> ». Il prétend qu'il faut aller en Laponie et en Sibérie pour trouver l'état de l'Europe moyenne telle qu'elle était il y a deux mille ans. Les auteurs anciens ne parleraient que de rivières et de lacs gelés, les Barbares en profitant pour infiltrer l'empire de Rome, et signaleraient l'absence d'oliviers et de vignes dans les Gaules. Cependant, étonné de ses affirmations péremptoires au début de son opusculé, l'auteur semble hésiter dans sa démonstration en confiant à une note de bas de page sibylline : « Ce que je dis n'est pas contraire à ce que j'ai avancé [...] touchant l'accroissement graduel de la chaleur & de la sécheresse : car cet accroissement ne cesse de devenir dans la suite des siècles toujours moins sensible en temps égaux<sup>16</sup>... » Décidément, rien n'est définitif sur ce sujet délicat !

À côté de la question débattue de la variabilité des saisons, c'est la tendance générale que les chercheurs s'efforcent de définir. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en porte à faux avec le discours savant qui précède, le sens commun est d'avis que le climat se détériore. Les durs hivers qui se répètent donnent crédit à la thèse du refroidissement. Celle-ci est rendue vraisemblable par la découverte, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des premiers mammouths quasiment intacts, congelés en Sibérie lors de la dernière glaciation. De nombreux spécimens sont dégagés du permafrost dans les décennies suivantes. Durant les années 1820-1830, c'est la théorie des glaciations qui s'affirme avec un ensemble d'observations cohérentes sur le mystère des blocs erratiques, ces formations rocheuses que l'on identifie dans les régions basses où elles n'ont manifestement pas à se trouver, compte tenu du substrat géologique dominant. En 1837, Karl Friedrich Schimper lance l'expression *Eiszeit* (« glaciation ») pour désigner la période d'avancée des glaciers quaternaires et donc une phase climatique froide<sup>17</sup>. Ces conceptions vont se populariser dès les années 1860.

On ne se contente pas d'en tirer la conclusion que le climat a pu changer. De fait, la crainte d'un retour d'une période glaciaire s'accorde bien avec la propension de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à envisager l'avenir comme un déclin de la civilisation. Son substrat scientifique vient de la thermodynamique qui formule en 1865 la loi de l'entropie. Une fois celle-ci transférée dans le domaine social, on lit volontiers dans la tendance naturelle d'un système au désordre une évolution inéluctable vers le déclin, la perte des repères, l'abolition des valeurs morales et religieuses, et enfin la mort. D'une certaine manière, la loi de l'entropie est une sorte de métaphore scientifique de l'apocalypse chrétienne, du moins telle que la perçoit l'opinion courante.

Il n'empêche que cette thèse a eu ses grands prophètes. Parmi eux, et non des moindres, Richard Wagner, qui termine sa tétralogie des *Nibelungen* par *Le Crépuscule des dieux* (*Die Götterdämmerung*), mis en musique après le milieu du siècle. La destruction du monde et des divinités corrompues appartient aux visions les plus classiques des récits apocalyptiques, avec le trait significatif qu'aucune perspective d'un monde meilleur n'est envisageable. En 1857, une page du *Journal* des frères Goncourt va jusqu'à commenter l'avènement de la photographie en des termes pessimistes : « Aujourd'hui, vu à l'Hôtel Drouot la première vente de photographies. Tout devient noir en ce siècle, et la photographie, n'est-ce pas l'habit noir des choses<sup>18</sup> ? » Quelques décennies plus tard, au travers des tragédies de la Première Guerre mondiale, ce ne sera plus un monde mythique mais une civilisation dans son ensemble qui va s'engouffrer dans l'abîme<sup>19</sup>.

Face à l'alarmisme ambiant, les météorologues sont plutôt enclins à souligner la stabilité du climat. « Il est aujourd'hui ce qu'il a été depuis vingt siècles au moins », avec des oscillations parfois sensibles « autour d'une moyenne probablement invariable », estime Amédée Guillemin (1826-1893), un grand vulgarisateur scientifique. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il pense que rien dans l'observation des glaciers et de leurs fluctuations ne laisse augurer du « retour prochain d'un envahissement général ». Pour lui, des « milliers de siècles » nous séparent « d'une catastrophe de ce genre<sup>20</sup> ». Quand d'autres

observateurs contemporains de Guillemain signalent que les grands glaciers des Alpes sont en recul depuis 1855 – retrait glaciaire dont nous savons aujourd'hui qu'il marque le début d'une ère de réchauffement –, c'est pour conclure à une simple phase d'alternance, observable par l'emplacement des moraines depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. En outre, les météorologues esquissent les facteurs susceptibles d'entraîner des altérations climatiques : obliquité variable de l'écliptique, modifications de la ligne des apsides (soit l'axe périhélie-aphélie), précession des équinoxes, variation de l'excentricité de l'orbite et même présence dans la haute atmosphère de ce qu'on appelle alors des « traînées nébuleuses ou météoriques » qui filtrent la lumière solaire et peuvent contribuer à refroidir la Terre<sup>21</sup>. Rien, en somme, qui soit vraiment susceptible de troubler la belle harmonie du système, ni la loi de l'alternance cyclique des saisons. Ce n'est pas trop hasarder, estimait un « météorographe », que d'attendre un été sec après un hiver pluvieux ou qu'après une trop grande sécheresse estivale la mauvaise saison se signale par d'épais brouillards et de la neige : « La raison en est qu'il n'y a point d'action sans réaction dans le système de l'univers<sup>22</sup>. »

Loin de nous l'idée de juger ces prises de position à l'aune des nouvelles certitudes que l'histoire du climat a établies durant les dernières décennies. L'intérêt des opinions émises au cours des siècles précédents est de montrer la difficulté d'arrêter un consensus sur le changement climatique et la légitimité de versions divergentes, dont la plausibilité apparaît douteuse ensuite mais qui, à l'époque où elles sont émises, ne font qu'ajouter à la perplexité des contemporains. N'ayons garde d'oublier que les conjectures sur le dérèglement des saisons et l'évolution du climat demeurent des scénarios scientifiques et des modélisations.

C'est ainsi qu'intéressé par l'hiver du point de vue des sciences sociales, Martin de La Soudière a fait sienne l'opinion dominante vers 1980 selon laquelle la Terre tendrait à se refroidir. Il y a plus encore puisque cet auteur interprète l'expression de François Villon au sens littéral. « Où sont les neiges d'antan » sert de titre à un chapitre dont les explications sont au demeurant pleines d'intérêt. En effet, l'auteur y

note un penchant à l'idéalisation des saisons passées, très lié à l'enfance et aux impressions neuves apportées par la neige ainsi qu'au télescopage chronologique de la mémoire. Les saisons pas encore « usées » de nos premières années sont propices à la nostalgie<sup>23</sup>. « Il y avait dans ce temps-là de grands hivers... », remarque par exemple Colette dans *Sido*, composé en 1929. Elle ajoute : « Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés<sup>24</sup>. » Chez les agriculteurs interrogés lors de ses enquêtes, Martin de La Soudière découvre une propension à estimer les hivers d'aujourd'hui plus doux que ceux du passé tout en citant, paradoxalement, des hivers particulièrement rudes, de grands fléaux aux suites funestes, dont ils se rappellent parfaitement l'année. « De ces deux types de souvenirs et d'impressions contradictoires, ajoute l'anthropologue, ils retiennent donc ceux qui vont dans le sens d'une idéalisation-héroïsation du passé ("Il n'y a plus d'hiver"), servie par le long terme [...] mais démentie par le court terme<sup>25</sup> ! » Le géographe Hervé Gumuchian cite une réaction identique à propos des neiges d'autrefois. « On n'a plus jamais revu cela, il n'y a plus d'hiver », disent les gens des villages en mentionnant des années soi-disant très neigeuses dont les statistiques montrent au contraire qu'elles furent particulièrement peu enneigées<sup>26</sup>.

L'une des explications objectives peut résider en ceci qu'autrefois il était plus difficile de chasser la neige des routes par manque de moyens mécaniques de déneigement. Ce souvenir contribue largement à diffuser l'image selon laquelle il y avait plus de neige. Cela n'empêchait pas qu'on circulait ! Comme l'exprime rapidement un témoin cité par Martin de La Soudière : « Avant, il y avait du monde dans les campagnes, mais point de routes. Maintenant qu'il y a des routes, il n'y a point de monde. » Une remarque sur le dépeuplement des campagnes qui entraîne par enchaînement logique une autre impression trompeuse, celle qui veut qu'on supportait mieux l'hiver jadis qu'aujourd'hui où la vie communautaire s'est effectivement délitée et où la solitude est devenue une réalité.